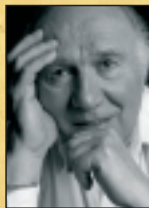


LES ESSAIS MONTAIGNE

LIVRES II & III

LUS PAR
MICHEL PICCOLI





Montaigne

LES ESSAIS MONTAIGNE

Né le 28 Février 1533 sur les terres périgourdines du château de Montaigne, Michel Eyquem est le premier fils d'Antoinette de Louppes - enfant de courtiers juifs - et du maire de Bordeaux Pierre Eyquem, lui-même descendant de riches négociants bordelais anoblis.

Convaincu par les récentes idées humanistes qu'il a découvert pendant les guerres d'Italie, Pierre Eyquem décide d'appliquer à son fils une pédagogie originale : jusqu'à ses 3 ans, il pousse son fils à partager la condition d'un bûcheron afin de le préserver des préjugés de caste. Puis il engage comme précepteur un médecin allemand ne parlant pas le français, en lui enjoignant de ne parler au petit Michel qu'en Latin. Jusqu'à l'âge de 6 ans, celui-ci n'utilisera donc que cette langue et en pratiquera quotidiennement tous les aspects. «sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans larmes, j'avais appris du latin tout aussi pur que mon maître le savait.» Mais plus encore, Pierre de Montaigne veut privilégier une éducation dans un climat de compréhension et de bienveillante liberté... une pédagogie nouvelle qui récuse comme celle de Rabelais les idées de la scolastique, plus sensible aux mots qu'aux objets eux-mêmes, plus attentive aux diverses formes de syllogismes ou de rhétorique qu'aux principes de réflexion et de maturation psychologique. Comme l'auteur de Gargantua, le père de Michel préférera une «tête bien faite» à une «tête bien pleine».

L'éducation suivie par le jeune Montaigne, malgré son caractère parfois quelque peu spartiate, n'omet jamais le principe de plaisir ou de jeu pédagogique.

La liberté rencontrée dans ses premières années, le rendra d'ailleurs peu sensible

aux diverses formes d'autorité qu'il rencontrera plus tard, notamment à son entrée en 1540 au collège de Guyenne à Bordeaux. Le jeune Michel vécut de manière relativement difficile ces quelques années de discipline sévère, où l'on préfère l'apprentissage par coeur et la profession de foi. Il se raconte alors lent et mou sur les bancs de classe mais vif mais enjoué dès qu'il peut se consacrer à l'étude des poètes classiques : «l'Enéide» de Virgile, «les Métamorphoses» d'Ovide ou les comédies de Plaute. Cette période amplifiera bien involontairement son amour des lettres et permettra à sa curiosité de s'exprimer dans la lecture des récits de voyage, genre assez récent. Il consacrera d'ailleurs un magnifique chapitre des essais (le trente et unième du premier livre) à la critique des préjugés et de l'ethnocentrisme.

Michel de Montaigne poursuit ensuite des études de philosophie puis de droit plus pour satisfaire son père ou - comme il l'avoue - par paresse que par véritable désir. Il embrasse la carrière de magistrat et devient en 1554 conseiller à la cour des aides de Toulouse, puis en 1557 conseiller au parlement de Bordeaux. Ces professions ne le satisfont pourtant pas et il monte à plusieurs reprises à Paris pour élargir ses relations, mais il échoue à trouver une véritable situation mondaine et n'insiste pas, ce qu'il nomme «son indolence naturelle» reprenant le dessus. Heureusement, durant cette période, il rencontre Etienne de la Boétie dont il avait pu apprécier le «Contr'un» ou «Discours sur la servitude volontaire» et qui deviendra son ami, son «autre moi-même» exerçant une influence essentielle sur sa vie et son oeuvre. Il échangera pendant quelques années un commerce constant avec cet «autre partie de lui», découvrant les bienfaits d'un riche dialogue entre pensées frères.

Très douloureusement affecté par la disparition de la Boétie, succombant à la peste en 1563, il décide l'écriture des «Essais», initialement destinés à devenir le

«tombeau» de son ami, à encadrer de méditations la publication des poésies françaises et latines du disparu. Ce qu'il accomplira en plusieurs années, revenant sans arrêt sur son ouvrage. Il épouse alors, en 1565, Françoise de la Chassagne, de 11 ans plus jeune que lui, avec qui il a six filles dont une seule survit. En 1568, la mort de son père le force à accepter un surcroît d'obligations qu'il avoue ne pas goûter. Il doit s'occuper du domaine familial et commence à décider de s'éloigner totalement de la vie publique : «L'an du Christ 1571, à l'âge de 38 ans, la veille des calendes de Mars, anniversaire de sa naissance, Michel de Montaigne, dégoûté depuis longtemps de l'esclavage de la cour et des charges publiques, vint se reposer sur le sein des doctes vierges, dans le calme et la sécurité : il y franchira les jours qui lui restent à vivre. Espérant que le destin lui permettra d'activer la construction de cette habitation, douces retraites paternelles, il l'a consacrée à sa liberté, à sa tranquillité et à ses loisirs.»

L'un de ses premiers soins est de faire aménager dans une tour de son château une bibliothèque dans laquelle il installe ses livres et ceux que la Boétie lui a légués. En 1571, ainsi qu'il le grave solennellement sur le plafond de cette «librairie» : «lassé depuis longtemps déjà de l'esclavage du Parlement et des charges publiques», il revend sa charge de conseiller et se retire sur ses terres pour se consacrer à la réflexion et à l'étude des textes anciens, notamment ceux de Sénèque et de Plutarque.

L'allègement de ses responsabilités et une solitude relative placent heureusement Montaigne dans une situation qu'il apprécie par dessus tout : face à lui-même et à ses chers livres, avec lesquels il confronte ses propres pensées. Son jugement s'affine, ses dialogues avec les maîtres anciens prennent de l'ampleur. Peu à peu, Montaigne développe des réponses suscitées par ses lectures ; les notes s'accumulent. Ce qui au départ pouvait apparaître comme un simple vagabondage de la pen-

sée, une occupation indispensable mais dilettante devient peu à peu un véritable projet. Les notes s'organisent et un projet prend forme : se peindre soi-même sans fard et sans ostentation, et grâce à cela devenir un miroir aux autres hommes pour qu'ils se perçoivent tels qu'ils sont. «Les Essais» prennent définitivement forme, louverant, sinueux, suivant les milles mouvements d'une pensée qui s'interroge et se construit en toute simplicité. Ils mettront 10 ans à se parfaire et se construire et seront publiés en 1580 à compte d'auteur, continuellement tournés vers l'introspection, la méditation et l'étude, refusant dogmatisme, système ou prêche, répondant à un seul principe : «je suis moi-même la matière de mon livre.»

Les années suivantes se passeront en grande partie en voyages : nommé gentil-homme de la chambre du roi en 1571, il est chargé de quelques missions, d'abord auprès du parlement de Bordeaux puis auprès du protestant Henri de Navarre, avec qui il se lie. Il poursuit son périple jusqu'à l'Allemagne du Sud, le Tyrol, l'Italie et Rome où il est reçu par le pape. Atteint de la «maladie de la pierre» - la gravelle - il multiplie les séjours dans des villes d'eaux, tels que Plombières ou Baden. Il tire de ces expériences un journal de voyage et de nombreuses réflexions qui nourriront à leur tour les «Essais». Consacrées en grande partie à la douleur et aux rapports qu'elle entretient avec le jugement, celles-ci proposent une analyse des mœurs et coutumes des différents peuples d'Europe, Montaigne s'intéressant beaucoup plus aux petits détails de la vie quotidienne des personnes rencontrées plutôt qu'aux richesses des civilisations ou qu'aux splendeurs de l'architecture.

En 1581 pourtant, une lettre vient tirer Montaigne de ses voyages et de ses cures : les notables bordelais l'ont élu maire de la ville. Cet honneur en partie dû au succès des Essais contrebalance à peine sa répugnance à de telles obligations. Il s'acquitte pourtant de cette tâche avec la plus grande conscience. A tel point qu'il se trouve réélu en 1583. Son second mandat lui paraît pourtant beaucoup plus diffi-

cile : Montaigne doit en effet veiller à la paix d'une région, foyer d'agitations permanentes de la ligue et objet de convoitise du protestant, le roi de Navarre, malgré tout son ami. Puis il voit sa ville aux prises avec une gigantesque épidémie de peste. Il fuit alors son château et «s'abstient» même de suivre l'élection de son successeur.

De retour sur ses terres en 1585, Montaigne prépare la troisième partie des «Essais», inspirée de ses voyages, de ses expériences politiques et du souvenir de la guerre. Rares sont les dernières activités qui le détournent de l'écriture : une seule mission de médiateur d'Henri de Navarre auprès d'Henri II... ni les demandes de son ami de Navarre, devenu Henri IV, ni les pressions exercées pour le faire venir à la cour ne le détourneront de sa tâche. Il corrige, rectifie, multiplie ses commentaires, publiant une nouvelle édition en 1588 chez Abel L'Angelier à Paris. Lors de son séjour, il est emprisonné à la Bastille par la ligue mais n'y reste que quelques heures. Il fait alors connaissance de la jeune Marie Le Jars de Gourday, qui deviendra sa fille adoptive.

Montaigne passera les années suivantes à remanier et enrichir les Essais. Il s'éteint d'un ulcère de la gorge le 13 Septembre 1592, laissant à sa filleule un exemplaire couvert d'additions, plus connu sous le nom «d'exemplaire de Bordeaux» qu'elle publiera 3 ans après sa mort.

En instaurant un rapport nouveau à l'homme et au savoir, Montaigne a marqué l'histoire de la pensée. Refusant à la suite des humanistes de la Renaissance les présupposés médiévaux, il redécouvre les sages de l'antiquité, tels que les grands sceptiques Sextus Empiricus ou Pyrrhon ou les stoïciens Zénon, Sénèque, Epictète ou Marc-Aurèle. Il trouve dans le commerce avec leurs pensées les moyens de libérer la raison des présupposés du savoir et d'élaborer une discipline apte à purger l'âme du dogmatisme et du fanatisme qu'il engendre. La réflexion ne doit

pas rendre plus savant mais plus solide devant les épreuves et la perspective de la mort.

La Boétie avait révélé à Montaigne le stoïcisme dont il se fera une règle de vie qui l'aidera à supporter la perte de son ami et l'idée de son propre décès. Les stoïciens veulent considérer que le passé et le futur n'existent pas et que seul le présent peut être perçu, qui dans l'instant ne peut être différent de ce qu'il est. L'homme se doit de s'endurcir contre la douleur et l'épreuve. Le bonheur lui peut être atteint par la vertu, et l'homme peut par un exercice constant se rendre supérieur aux maux de la condition humaine.

Cependant, Montaigne ne peut totalement se satisfaire du stoïcisme qui lui paraît trop éloigné de la nature. D'abord, s'il considère la douleur, il s'agit surtout de son idée et pas de sa réalité concrète. Ensuite, parce qu'il ne place aucune hiérarchie entre les différents vices, s'opposant à tout bon sens et à toute justice. Enfin, Montaigne préfère à l'idée de vertu, sorte de refus de certaines inclinations, celles d'une bonté naturelle.

Par ailleurs si la fuite du temps renvoie nécessairement à notre finitude, la brièveté de la vie justifie l'hédonisme. L'auteur des essais s'interroge plutôt sur la manière d'assumer son destin. Son choix est donc de préserver «la santé de son âme» en tentant de concilier sa conscience, son choix de vie et sa soumission aux lois de la nature : il s'agit en quelque sorte de relever le défi de l'humaine condition. Puisque l'on sait qu'il faut agir malgré la mort, affronter lucidement son destin, ses tragiques limites ici bas, il faut laisser se déployer tout son audace intellectuelle, profiter des plaisirs de tous les instants, les retenir avec volonté pour en jouir au double des autres.

La conscience de la brièveté de l'existence et des limites de nos espérances, pousse Montaigne à profiter au maximum de ce qu'il possède, sa pensée et sa vie.

En écrivant de manière quasi exhaustive ses pensées, il tente de suivre le commandement d'Apollon à Socrate : «Connais-toi, toi même.» et d'appréhender ainsi la seule chose qui puisse lui procurer plaisir et contentement : «arriver à soi». Par cette introspection incessante, ce désir de se comprendre et par là comprendre les autres - et la vie - Montaigne va tenter d'atteindre une réelle «éjouissance», qu'on découvre d'ailleurs dans les dernières pages des essais. De cette manière, il fait entrer l'individualisme dans l'écriture... ce dont il montre d'ailleurs la conscience dans son livre troisième : «Les auteurs parlent au peuple par quelque marque particulière et étrangère ; moi le premier, par mon être universel, comme Michel de Montaigne, non comme grammairien ou poète ou homme de loi.»

Le titre même de son ouvrage nous permet de comprendre les conditions dans lesquels il a commencé à écrire : fortement touché par la mort de son ami La Boétie puis de son père, fatigué de la magistrature, Montaigne se replie dans son manoir. Son esprit y faisant «le cheval échappé», souffrant du mal à l'âme, il tente de mettre ses pensées en rôle et exerce son jugement sur tous les objets qui se présentent à sa réflexion. «Je peins principalement mes cogitations, sujet sans forme, qui ne peut tomber en production ouvrages.»

Puisqu'il se sent mal armé dans le monde et dans son temps, il suit les préceptes des grands maîtres de l'antiquité et se «cache du monde» comme le conseillaient Epicure. Dans la solitude de sa tour, il connaît la «splendeur de la liberté» et mène avec les grands esprits du passé le dialogue continu qui nourrit les «Essais» et leur donne leur organisation. Chaque citation permet de relancer ses pensées, de les enrichir, de les nourrir dans un continu débat, surprenant le lecteur par sa vie, sa dynamique et sa simplicité. Montaigne n'est d'ailleurs le disciple d'aucun des penseurs que l'on découvre à l'antiquité - Aristote, Platon, Pythagore, Démocrite, Plotin, Porphyre, Sénèque, Cicéron, Ptolémée. Ces

auteurs lui permettent surtout de trouver et de traiter de multiples questions ; son but n'est jamais d'imiter les anciens mais de s'ouvrir, d'enrichir sa pensée. Il indique d'ailleurs ne jamais pouvoir lire plus d'une heure d'affilée, sauf Tacite et ne pas toujours comprendre ce qu'il lit. Son projet commence alors par des notes qui deviennent des «essais». Le débat méthodique, la pensée en marche se construit pas à pas et s'offre à la lecture. On peut évidemment voir là une des principales richesses de l'oeuvre de Montaigne ; celle de la sincérité et de l'honnêteté. Comme il l'explique dans sa préface, l'auteur des «Essais» a choisi de se montrer exactement tel qu'il est : «c'est ici un livre de bonne foi, lecteur. Il t'avertit dès l'entrée que je ne m'y suis proposé aucune fin que domestique et privée. Je n'y ai eu nulle considération de ton service, ou de ma gloire.(...) Je veux qu'on m'y voie en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans effort et artifice : car c'est moi que je peins. Mes défauts s'y liront au vif et ma forme naïve autant que la révérence publique me l'a permis. Que si j'eusse été entre ces nations qu'on dit encore vivre encore sous la douce liberté des premières lois de la nature, je t'assure que je m'y fusse très volontiers peint tout entier, et tout nu. Ainsi, lecteur, je suis moi-même la matière de mon livre : ce n'est pas raisonnable que tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si vain.»

Il cherchera avant tout la fidélité à sa pensée, refusant tout effet de rhétorique et privilégiant un parler simple et direct : «le parler que j'aime, c'est un parler simple et naïf, tel en le papier qu'en la bouche.» Ce qui compte pour lui, c'est de rapporter la pensée et de la serrer au plus juste ; il utilisera donc des images simples, aptes à toucher chacun et parfois à amuser malgré la gravité du propos : «c'est le déjeuner d'un petit ver que le coeur et la vie d'un grand et triomphant empereur». Montaigne apprécie d'ailleurs les qualités de l'ironie meilleur moyen de toucher, comme dans la célèbre fin du chapitre consacré aux «Cannibales» où il fait dire à l'un de ses contemporains à l'esprit étroit : «Eh quoi, ils ne portent point de hauts de chausse».

Alors que dans le même temps, les peintres inventaient la perspective pour enrichir la représentation de la réalité, Montaigne introduit l'introspection, l'analyse psychologique et la subjectivité dans la littérature. Il tente de le faire de la manière la plus franche possible : «j'ajoute mais ne corrige pas». Même s'il sait déjà qu'il n'arrivera pas à se connaître, puisque tout en ce monde change à tout instant, «certes, c'est un sujet merveilleusement vain, divers, et ondoyant que l'homme», il relève le défi d'une recherche permanente de lui-même.

Si Montaigne ne sépare pas réellement le corps de l'âme - ce qu'il explique longuement dans toutes ses réflexions sur la pédagogie, il ne donne que de rares indications sur lui même d'un point de vue physique. On sait seulement qu'il possède une taille «un peu au dessous de la normale», qu'il aime la bonne chère, le voyage et le repos, que son tempérament peut se révéler parfois des plus doux, parfois des plus mélancoliques. Peu d'indications en réalité sinon pour en arriver rapidement à celles qui peuvent intéresser le lecteur et ouvrir des perspectives de réflexion, comme par exemple, celle de son évanouissement lors d'un voyage à cheval ou celles concernant son commerce avec ses amis ou avec son précepteur. S'il parle de manière précise de certaines de ses mésaventures physiques, telles que sa maladie, ou son impuissance, il ne le fait que pour montrer combien sa pensée dépend de la douleur ou des plaisirs qu'il ressent.

Montaigne n'hésite pas à relater quelques expériences choisies puisqu'elles lui permettent d'aborder de nombreuses questions comme la foi, la constance, l'amitié, la cruauté, la chasse. Il relate ses voyages, ses occupations, ses lectures, les événements majeurs de sa vie pour en tirer sujet de telle ou telle partie de son livre. Ce qui d'ailleurs amena Pascal à condamner une entreprise qu'il considérait comme narcissique : «le sot projet qu'il a eu de se peindre.» Mais Montaigne ne porte jamais sur lui-même un regard complaisant, allant jusqu'à dénigrer ses qualités intellectuelles ou physiques, ses aptitudes physiques, sa constance, sa fermeté.

Il oublie même de signaler l'ensemble des distinctions qu'il a pu obtenir, les missions qu'il a pu remplir auprès des rois Henri III ou Henri IV, devenu son ami. La passion d'entomologiste qui l'anime l'amène bien plutôt à interroger de manière critique et sans illusion chaque dimension de son âme : «c'est une épineuse entreprise... de suivre une allure si vagabonde que celle de notre esprit ; de pénétrer les profondeurs opaques des replis de notre esprit.» S'il s'est choisi, c'est que «chaque homme porte en soi la forme de l'humaine condition» et qu'ainsi l'objet de ses observations ne peut lui échapper.

Cet exercice ne serait d'ailleurs pas possible sans une extrême exigence. Montaigne ne considère rien comme certain, rien comme acquis et certes pas l'image que l'on peut avoir de soi-même. Homme du 16^{ème} siècle, ayant vécu les importantes réformes religieuses et les guerres qui les accompagnent, ayant connu les bouleversements dus aux grandes découvertes et enfant de la Renaissance, il a pu tout problématiser et voir que «ce n'est pas le doute qui rend fou mais la certitude». Ainsi dans tous les Essais, il refuse de construire un système de pensée figé, et ne cesse d'interroger sa propre nature. Il avoue fréquemment son ignorance, la mettant même en avant. De la période stoïcienne, durant laquelle La Boétie a été son guide, lui permettant de comprendre que «le goût des biens et des maux dépend en grande partie de l'opinion que nous en avons.», il est tenté par le scepticisme. Le concept vient du grec «skeptikos», qui observe, sans se prononcer. Le sceptique ne pense jamais qu'une chose «est» ou «n'est pas», il parle de la manière dont elle lui apparaît. Il exprime d'abord son état mental. L'homme ne peut jamais atteindre la vérité ; les sens font illusion et les impressions sur un même objet se contredisent. Montaigne fait d'ailleurs graver sur les poutres de sa bibliothèque : «je ne décide rien... sans pencher d'aucun côté.» ou «nul homme n'a su ou ne saura rien de certain». Assimilant stoïcisme, épicurisme, scepticisme et expérience personnelle, l'auteur des «Essais» interroge chaque donnée de sa vie,

ne considérant jamais rien de certain, cherchant toujours la meilleure manière de penser ou de vivre. Il veut ainsi refuser tout préjugé, se rapprocher d'un ordre naturel plus sûr pour approcher «(l')absolue perfection et comme divine de savoir jouir loyalement de son être.»

Dans «l'apologie de Raymond Sebond», Montaigne passe ainsi en revue les différentes doctrines philosophiques et considère qu'elles sont incapables d'approcher la vérité. Elles se contredisent sans se compléter et leur diversité montre surtout le manque d'aptitude de l'homme à bien juger. Il préfère donc douter de tout et interroger plutôt que montrer la moindre certitude. Comme il l'explique à plusieurs reprises : nos sens ne cessent de nous tromper. Un bâton apparaît d'abord droit puis courbe dès qu'on le place dans l'eau.

Chaque chapitre des «Essais» peut donc aborder les sujets qu'il désire de manière ouverte, permettant à Montaigne de tout mettre en oeuvre pour mieux conduire sa vie : «j'ai mis tous mes efforts à former ma vie, voilà mon métier et mon ouvrage». Rien ne lui apparaissant acquis, il interroge systématiquement jusqu'aux questions les plus graves, celles du pouvoir par exemple... il a d'ailleurs été influencé par son ami La Boétie, très engagé, comme dans son «Discours sur la servitude volontaire» : «les tyrans faisaient largesse d'un quart de blé, d'un setier de vin et d'un sesterce ; et lors c'était pitié d'ouïr crier : «vive le roi». Les lourdauds ne s'avisait pas qu'ils ne faisaient que recouvrer une partie du leur, et que cela même qu'ils recouvraient, le tyran ne leur eût pu donner, si devant, il ne l'avait ôté à eux-mêmes».

On connaît bien sûr, la célèbre phrase «si haut qu'on soit placé, on n'est jamais assis que sur son cul.». Le doute pousse Montaigne à s'interroger sur les dangers de se soumettre trop aveuglément au pouvoir : «considérant l'importance des actions d'un prince et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produites par quelques causes aussi pesantes et importantes. Nous nous trompons ; ils sont

menés et ramenés en leurs mouvements par les mêmes ressorts que nous sommes aux nôtres.». Il n'hésite même pas à remarquer que très souvent les princes sont parfois d'une médiocrité très peu compatible avec leur tâche. Il leur faut donc s'imposer par la crainte ou par le luxe de dépenses indues, alors qu'ils devraient là-dessus se conformer à la volonté du peuple. Pour Montaigne, le tyran tient son autorité de la volonté du peuple et il devrait essentiellement tenter de s'en faire aimer. Il condamne tout pouvoir établi sur la terreur et considère que c'est la peur et la lâcheté qui amènent les rois à la cruauté. S'ils doivent exterminer tous ceux qui pourraient leur nuire, c'est qu'ils ne peuvent les convaincre ou se les rallier !

De la même manière, Montaigne n'hésite pas à mettre en question la justice même de son pays. Il aura d'ailleurs osé s'adresser au roi lors de sa visite au parlement de Bordeaux pour lui en reprocher les désordres et pour contester la vénalité des offices. Mais plus encore que les importants dysfonctionnements de la justice, il condamne les bases mêmes de certaines lois : celles-ci dépendent du bon vouloir d'un tyran ou d'un peuple, et par là de leur faiblesses et de leurs vanités : «quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au delà.»

Partisan de la simplicité et de la clarté, Montaigne désire que la justice - et bientôt «la chicane» utilise un langage plus accessible au non-initiés... prêtant d'ailleurs à confusion et à de multiples interprétations.

Il condamne violemment l'utilisation de la torture, pour de multiples raisons d'ailleurs. La première bien sûr tient du constat logique qu'on ne peut apporter foi à des aveux obtenus par la souffrance, la seconde du crime que commettent des juges qui font «pis que de tuer» en utilisant des armes aussi cruelles, la troisième vient du fait que même coupable, l'inculpé ne peut que se sentir révolté par la dou-

leur subie... aucun repentir ne lui semblant alors possible. Il prend également clairement parti contre la persécution des sorcières : «A tuer les gens, il faut une clarté lumineuse et claire.»

Dans ses réflexions, Montaigne arrive alors à quelques considérations pleines de bon sens pour nous mais qui s'avèrent alors assez novatrices : il propose ainsi que la France uniformise son droit entre le Sud et le Nord, opposés entre droit romain et coutumier, ou que les charges juridiques soient confiés à des gens plus capables d'exercer un poste que de l'acheter, ou qu'enfin et surtout, il ne soit pas nécessaire de payer la justice : «qu'est-il plus farouche que de voir une nation où par légitime coutume, la charge de juger se vende, et les jugements soient payés à purs deniers comptants, et où légitimement, la justice soit refusée à qui n'a de quoi la payer ?»

Pourtant Montaigne n'a rien d'un révolutionnaire, d'abord parce qu'il préfère éviter tout engagement dans le monde, mais aussi parce qu'il redoute les effets impliqués par toute réforme ou toute révolution. Comme il l'explique simplement, il s'agit parfois de «guérir la maladie par la mort.» La plupart du temps, chaque changement se produit dans la violence et détruit parfois de fragiles équilibres construits par l'usage : «les lois grossissent et s'ennoblissent en roulant» en d'autres termes, elles s'adaptent progressivement aux peuples et à leurs usages. Montaigne ne refuse pas les changements mais il a peur que le remède n'apporte rien au mal.

Son point de vue religieux se trouve assez comparable ; on comprend dans son «Apologie de Raymond Sebond», pièce centrale des «Essais» qu'il n'a pas beaucoup de sympathie pour l'ensemble des religions. Il semble pour la liberté de conscience et se méfie de fois qui s'imposent par le bûcher ou par la force, comme lors des guerres de religion. Il n'hésite même pas à approuver le suicide et donne

en exemple les indiens du Brésil qui doivent leur longévité à leur vie «sans lettres, sans lois, sans religion quelconque.»

Dans un magnifique chapitre, il déplore le nombre de destructions d'oeuvres soit disant païennes engendrées par le fanatisme du premier catholicisme. Il ne comprend pas que la foi ne puisse rapprocher protestants et catholiques et se méfie de tout excès dans les certitudes et les passions. Comme il le note, il possède la religion du pays où Dieu l'a placé, et il se trouve catholique comme il est enfant du Périgord. Il observe donc la religion avec scepticisme, considérant qu'elle s'impose naïvement par la peur des châtements et l'espoir des récompenses... il prend ses distances avec la foi telle qu'elle est pratiquée, s'amusant de la puérité de certaines visions, telles que celle du paradis, et ne croit pas qu'on puisse se repentir de ses péchés ou mériter une récompense après une si courte vie.

En fait, sa foi semble plus naturelle, ne donnant pas à l'homme une place très différente de celle des animaux et il préfère se donner comme juge sa seule conscience. Comme l'écrit Etienne de La Boétie, Montaigne «ne dogmatise sur rien» ce qui fait qu'il «a réponse à tout».

Le doute de Montaigne s'exerce également sur deux domaines particulièrement sensibles à la fin du seizième siècle : celui de la guerre et celui de la colonisation. De nombreux contemporains ont relevé l'importance des discours militaires, notamment dans le premier livre. Mais si l'auteur des «Essais» analyse le comportement de grands généraux comme Alexandre ou César ou des questions stratégiques comme celles du siège armé, du pardon, des ambassades, il ne s'intéresse jamais à proprement parler aux conflits qui déchirent son temps. Ce silence tient avant tout à sa position d'humaniste ; il préfère prendre distance avec une guerre qui lui apparaît comme une «maladie humaine» et comme un «témoignage de notre imbécillité et imperfection». Si les conflits de l'antiquité pouvaient révéler vaillance et héroïsme, les guerres du seizième siècle finissant s'accompagnent

essentiellement d'une horrible cruauté et s'expliquent par une vénalité des plus mesquines.

Les guerres de religion lui semblent plus absurdes encore ; si «les autres agissent au dehors, celle-ci encore contre soi se ronge et se défait pas son propre venin». Elles justifient de manière inique leur violence et leur férocité en se servant du nom de Dieu.

De la même manière, Montaigne ne peut accepter l'imposture des massacres perpétrés contre les indiens dont il admire tant la civilisation. De nombreuses justifications politiques, religieuses sont avancées, pour finalement disparaître derrière des motivations des plus simples : «tant de villes, tant de nations exterminés, tant de millions de peuples passés au fil de l'épée, et la plus riche et plus belle partie du monde bouleversée pour la négociation des perles et du poivre.»

Un continent est dévasté. Les témoignages se multiplient ; Las Casas décrit en 1540 des massacres commis au Nicaragua entre 1523 et 1533 : 500 000 personnes transformées en esclaves et exilées hors de leur province, pour 4 à 5000 survivants en 1540. Dans la région du Yatacan, au Mexique, les Mayas sont anéantis par les hommes de l'inquisition conduits par le prêtre Diego de Landa, arrivé en 1549. Le but annoncé est d'évangéliser les «sauvages», mais pour cela, ils sont pendus par les pieds, fouettés, aspergés de poix bouillante.

Montaigne déplore cette cruauté et lui oppose la manière dont les empereurs grecs et romains savaient assimiler la culture des peuples qu'ils s'unissaient. Il dénonce la manière dont certains colons contestent le statut d'hommes aux indiens qu'ils rencontrent et usent de la plus grande intolérance et barbarie comme dans le chapitre «les cochés» où il s'indigne du traitement réservé à l'empereur du Pérou, Atahualpa, étranglé en 1533 à l'aide d'un garrot... Les colons, il le sait pour l'avoir lu dans certains témoignages - «l'histoire nouvelle du nouveau

monde» de Benzoni ou «l'histoire générale des Indes» de Lopez de Gamara - incarnent avidité, corruption et brutalité. Pour Montaigne, ils pervertissent et détruisent sans jamais vraiment améliorer les pays envahis.

De manière très claire, il condamne ces abus et invite son lecteur à accepter et comprendre les différences : «chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage». Il s'enthousiasme devant la beauté des civilisations et devant ce bon sauvage dont les qualités ont causé la perte : «Mais quant à la dévotion, observance des lois, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servi de n'en avoir pas autant qu'eux ; ils se sont perdus pas cet avantage».

Ces quelques points de vue contredisent l'idée souvent répandue d'un Montaigne, conservateur. Il nous apparaît même comme le premier champion de la tolérance, donnant tort aux deux camps s'affrontant lors des guerres religieuses, signant le premier pamphlet anti-colonialiste. Il met également en avant de nouveaux principes pédagogiques, refuse une culture livresque pour préférer l'expérience. Plutôt que le par cœur, il conseillait l'observation ou le voyage comme instrument de connaissance du monde et des hommes, espérant l'instauration d'un dialogue durant lequel le professeur «écoute son disciple à son tour». Montaigne réprouve là aussi toute violence, il lui faut la création d'un climat de liberté où l'on apprend «par une volonté non forcée» ; «il y a je ne sais quoi de servile en la rigueur et en la contrainte, et tiens que ce qui ne peut se faire par la raison et par prudence et adresse, ne se fait jamais par la force.» On mesure le profit que l'élève a tiré de son étude non par le témoignage de sa mémoire mais par sa vie.

Si Montaigne, à l'exemple de Socrate qui a choisi la ciguë plutôt que la désobéissance désire respecter le monde tel qu'il est et les traditions qui le construisent, c'est qu'il craint, on l'a dit, les bouleversements violents, comparables à ceux qui déchirent son pays... Même si ces traditions l'amènent à un certain manque de tolérance, comme envers les femmes qu'il juge incapables de pensées élevées ou

généreuses, lascives ou peu habiles à élever leurs enfants. Préjugés communs à son temps ne l'ont d'ailleurs pas empêchés de rencontrer Marie Le Jars de Gournay, poète et féministe qui va accompagner ses derniers moments et publier une nouvelle version des «Essais» après sa mort. Il est vrai que ne refusant jamais de se contredire, il écrit également :» je dis que les mâles et les femelles sont jetés au même moule. Sauf l'éducation et l'usage, la différence n'est pas grande.»

Montaigne nous invite en fait à exercer sans cesse notre jugement mais à garder la mesure. Le sage se doit de rester maître de lui, «sobrement sage». L'excès même dans la vertu ou l'étude sont blâmables : la tempérance lui apparaît comme «l'assainissement de la volupté» Son objectif sera de savoir jouir de sa condition et de s'en contenter : «ni la douleur ne lui est toujours à fuir, ni la volupté toujours à suivre.» L'auteur des «Essais» ne choisit pourtant pas un repli sur soi, un désintérêt pour le monde, mais au contraire une ouverture mesurée sur l'autre, le voyage, la curiosité. Il inaugure un homme moderne, champion de la tolérance, qui ne fonde sa force ni sur ses exploits militaires, son héroïsme ou son sectarisme, mais sa sage humanité, sa fragilité revendiquée. Montaigne préfigure le resserrement de l'écriture et de la pensée sur elle-même ; comprenant qu'il ne peut saisir l'univers singulièrement élargi depuis la fin du moyen âge, l'homme choisit la modération et le relatif. Il passe de l'ère des héros et des Dieux à celle de l'introspection, de la confiance en l'humanité.

Michel Eyquem de Montaigne est l'auteur d'une oeuvre unique et inépuisable : il inaugure un genre nouveau, l'essai, exerce raisonnablement le jugement sur tous les sujets qu'il se propose d'étudier. Son succès jamais démenti - «Les Essais», livre de l'île déserte, figure sur d'innombrables tables de chevet - tiennent bien sûr à l'infinie humanité de leur auteur mais surtout à l'impression d'échanger avec un ami idéal et d'apprendre peu à peu à le connaître pour se connaître soi-même.

LIVRE 2 :

Chapitre 1 : De l'inconstance de nos actions.

En un lieu clef des Essais ; le début du deuxième livre, Montaigne revient sur le thème central de ses réflexions : l'inconstance. S'il admire certains hommes capables de soumettre leur vie à leurs principes, il s'avoue plus "divers" et susceptible de modifier son comportement suivant les événements. Pour cela, il invite à se garder de trop vite changer autrui.

Chapitre 5 : De la conscience.

S'inspirant de certaines pensées de Plutarque, Montaigne affirme sa conviction que le méchant est déjà puni par sa conscience. Ce débat lui inspire une condamnation sans appel de la torture, rendue systématique par l'ordonnance de Villers Cotterêts. Selon lui cette pratique punit doublement le coupable, impose une épreuve abominable à l'innocent qu'elle incite d'ailleurs à avouer... l'innocent se trouve moins endurci que l'habitué des geôles.

Chapitre 6 : De l'exercitation.

L'expérience seule peut nous préparer aux grandes expériences de la vie et à la mort. Montaigne raconte comment il l'a approchée lors d'un accident de cheval, et comment cette expérience a modifié sa conscience et son écriture.

Chapitre 12 : Apologie de Raimond Sebond.

L'essai le plus long et l'origine (?) du projet de Montaigne. Ce moment aborde de multiples questions religieuses, dont par exemple l'incapacité de la raison à soutenir la foi, le rapprochement de l'homme et de l'animal, le constat que la science nuit au bonheur et encourage au mal sans donner de certitudes fiables...

Chapitre 17 : De la Présomption.

Montaigne considère que la présomption révèle un amour immodéré de soi-même ; il constate à ce titre sa propre vanité et son désir d'écrire sur sa propre personne. Il interroge sa valeur et les critères mêmes de cette appréciation. Enfin, il établit une sorte de profession de modestie et forme un catalogue des grands hommes à qui se comparer... tout en déplorant qu'ils ne soient pas plus nombreux.

Chapitre 18 : Du démentir.

Suite du chapitre 17. Si les Essais ne relèvent pas de la présomption, quel peut être leur intérêt ? A ce titre, Montaigne prend un point de vue opposé à celui des moralistes qui veulent un livre exemplaire. Il préfère une écriture consubstantielle à son auteur, dont les vertus sont l'honnêteté et la précision.

LIVRE 3 :

Chapitre 3 : De trois commerces.

Dans ce chapitre, Montaigne analyse les principes de vie en société. Il ne s'agit plus de l'auteur mais du châtelain qui se veut "honnête homme" comme le dira le 17^e siècle. Un homme de bonne volonté qui sait vivre avec les hommes de bonne société. Il se dégage de ce chapitre un idéal de conformité à la nature, de vertu par choix et de volupté mesurée.

Chapitre 8 : De l'art conférer.

Montaigne donne quelques conseils sur la manière de se conduire, notamment lors de conversation entre honnêtes gens. Il propose à ce titre d'éviter toute pédanterie. Ce chapitre l'a fait apprécier des hommes du 17^e siècle et notamment de Pascal.

Chapitre 9 : De la vanité.

Ce long essai, souvent retravaillé est important à plus d'un titre. Montaigne y exprime son jugement de la nature humaine... s'il a pu faire confiance aux forces de la volonté et de la raison, il perçoit à présent une omniprésente vanité, par exemple dans le goût immodéré des voyages. Il oppose la nature – notre seul guide, à l'art sous toutes ses formes, qui ne peut rien ou peu.

Chapitre 10 : De mesnager sa volonté.

Mesnager signifiant bien administrer, Montaigne marque son désir de voir l'homme se préoccuper de ses devoirs envers lui-même. Il déplore de le voir abandonner le “saynement et gayment vivre” pour servir autrui. Il note pourtant que si autrefois, à l'image des stoïciens, il pouvait envisager sans effroi la perte de ses biens, à présent il raisonne comme le peuple et ne peut plus imaginer de perdre tout ce qu'il possède.

Chapitre 13 : De l'expérience.

Cet essai, le dernier en date résume les idées auxquelles il est parvenu. Se méfiant de la raison et des constructions de son esprit, il croit surtout à l'expérience et l'observation des faits, et surtout de lui-même. En décrivant son “moi”, il décrit la nature humaine en général. La morale qui tire de ses expériences est qu'il fut suivre la nature, cultiver son moi et ne mépriser ni son corps, ni ses plaisirs naturels, ne plus suivre comme modèle les philosophies sévères, telles celles de Caton, mais celles plus souples de Socrate par exemple.

Les éditions des Essais :

De son vivant, Montaigne a publié quatre éditions des Essais , en 1580, 1582, 1587 et 1588. Il en préparait même une cinquième qu'il n'eut pas le temps de faire paraître et que son ami Pierre de Brach et sa "fille d'alliance", mademoiselle de Gournay feront éditer en 1595. Au cours de ces différentes publications - on devrait écrire "corrections", Montaigne multiplie les "allongails", faisant doubler le volume de son oeuvre.

La première édition de 1580 en deux livres se voit ainsi considérablement augmentée en 1588, d'abord par un troisième livre, puis par "six cents additions" mêlées aux chapitres déjà écrits. "j'ajoute mais je ne corrige pas." explique-t-il, laissant au lecteur la découverte des différentes étapes de sa pensée.

Mais si la version de 1595 rend justice à une partie des additions que Montaigne a rédigées avant sa mort, Pierre de Brach et Mademoiselle de Gournay corrigent ou omettent la plupart de ses notes. Il faudra attendre 1906 pour que messieurs Gebelin et Strowski s'inspirent de l'exemplaire conservé par la bibliothèque de Bordeaux, annoté par Montaigne lui-même pour éditer le texte exact de l'ensemble de ces corrections.

Si cette écriture par strates successives peut parfois donner l'impression d'une pensée qui se contredit ou manque de continuité, elle permet surtout de suivre l'évolution d'une intelligence qui dialogue avec elle-même par delà les années... A vingt ans de distance, l'auteur des Essais nuance ou corrige ses premiers jugements, revient sur certaines de ces certitudes ; les transformations du texte permettent alors de saisir l'évolution de ses idées, d'assister à sa maturation morale et intellectuelle.

Voulant “se peindre tout entier, et tout nu”, Montaigne a non seulement choisi de consacrer son écriture à une sorte “d’introspection” avant la lettre, mais également décidé de laisser la trace d’une pensée en marche avec ses doutes, ses mutations, ses questionnements.

Quelques jugements sur les Essais :

Il n’y a point d’auteur au monde plus capable de faire connaître aux hommes ce qu’ils sont et ce qu’ils peuvent, et de faire observer les cachettes et les ressorts des esprits ; tellement que l’on conclut que son livre doit être le manuel ordinaire des gens de la cour et du monde... on souhaiterait seulement qu’il eût un peu plus d’ordre et de retenue dans ses écrits.

Charles Sorel - Bibliothèque française (1664).

(Les Essais de Montaigne sont) le bréviaire des honnêtes paresseux et des ignorants studieux qui veulent s’enfariner de quelques connaissances du monde et de quelques teintures des lettres. A peine trouverez-vous un gentilhomme campagnard qui veuille se distinguer des preneurs de lièvres sans un Montaigne sur sa cheminée.

Daniel Huet (1630-1721)

Un des caractères les plus indignes d’un honnête homme est celui que Montaigne a affecté de n’entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices ; et il ne naît que d’un défaut de jugement aussi bien que d’un violent amour de soi-même... mais ce n’est pas le plus grand mal de cet auteur que la vanité, et il est plein d’un si grand nombre d’infamies honteuses et de maximes épicuriennes et impies, qu’il est étrange qu’on l’ait souffert si longtemps dans les mains de tout le monde.

Logique de Port Royal (1666)

Le sot projet qu'il a de se peindre ! Et cela non pas en passant et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir, mais par ses propres maximes, et par un dessein premier et principal. Car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire ; mais d'en dire par dessein, c'est ce qui n'est pas supportable.

Pascal, Pensées (1670)

Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit ; dans Montaigne, je vois l'homme qui pense.

Les quatre grands poètes : Platon, Malebranche, Shaftesbury, Montaigne.
Montesquieu. Pensées Diverses (1689-1755)

Ah ! L'aimable homme ! Qu'il est de bonne compagnie !.. Mon Dieu ! Que ce livre est plein de bon sens !

Madame de Sévigné. Lettre à Madame de Grignan. (Octobre 1679).

"Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre !.."

Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il la fait ; car il a peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé deux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps d'Henri III, qui est savant dans un temps d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom mes faiblesses et mes folies est un homme qui sera toujours aimé.

Voltaire. Lettres Philosophiques - sur les Pensées de Pascal (1734).

J'avais toujours ri de la fausse naïveté de Montaigne, qui faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne sen donner que d'aimables, tandis que je sentais, moi qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes qu'il n'y

a point d'intérieur si pur qu'il puisse être, qu'il ne recèle quelque vice odieux.
Jean-Jacques Rousseau. Confessions (1712-1778)

Une chose qu'on na pas fait assez ressortir, c'est que Montaigne, ce n'est pas un système de philosophie, ce n'est pas même avant tout un sceptique, un pyrrhonien; non, Montaigne, c'est simplement la nature, la nature pure, et civilisée pourtant, dans sa large étoffe, dans ses affections et dispositions générales moyennes, aussi bien que dans ses humeurs et ses saillies particulières, et même ses manies; la nature au complet sans la Grâce.
Sainte-Beuve. Port Royal (1840-1860)

L'on est toujours en reste avec Montaigne ; comme il parle de tout sans ordre ni méthode, chacun peut glaner dans les Essais ce qui lui plaît, qui souvent est ce qu'aura dédaigné tel autre. Il n'est point d'auteur qu'il soit plus facile de tirer à soi, sans que précisément on puisse être accusé de le trahir, car il vous donne l'exemple et sans cesse se contredit et se trahit lui-même.
André Gide. Essais sur Montaigne (1929)

Loin de chercher à me connaître moi-même, je me suis toujours efforcé de m'ignorer... sil est vrai que Montaigne compose des Essais pour étudier son propre individu, cette recherche dut lui être plus cruelle que toutes les pierres qui lui déchiraient les reins. Mais je crois qu'il fit son livre tout au contraire pour se distraire et s'amuser, pour se divertir et non pour s'avertir.
Anatole France. Lys Rouge (1954)

DENIS ZAIDMAN

*Flûtes traversières, flûtes à bec Renaissance,
flûte de corne, flûte à 3 trous.*

Artiste multi-instrumentiste, Denis Zaidman se consacre aux répertoires médiévaux et Renaissance après avoir étudié la flûte traversière classique et la musicologie (Université de Paris-Sorbonne), et après une pratique approfondie de la musique traditionnelle française. Il partage son activité artistique entre les nombreux concerts qu'il donne, notamment avec les ensembles Alégria et in Cortezia, qu'il a cofondés, et la musique pour la scène, en tant que compositeur, arrangeur, ou interprète.

Dans ce domaine, on l'a entendu au théâtre dans des spectacles mis en scène, en particulier par Marc François, Jérôme Savary, Christian Rist, Bruno Sermonne ; il a aussi pris part à des lectures poétiques à la Maison de la Poésie à Paris, au Festival d'Avignon et dans des productions France-Culture.

Sa discographie reflète les diverses facettes de cette activité : outre les quatre CD qu'il a enregistrés à ce jour aux éditions Pierre Vérand avec l'ensemble Alégria (Carmina burana, Les Miracles de Notre Dame, Chants séfarades, Les Grans Noëlz Nouveaulx), elle comprend notamment l'enregistrement du Llibre Vermell de Monserrat (disque Musica Reservata), La Folie Tristan (CD Bottom Theatrum Musicum), Pour l'Amour du Ciel (CD Radio-France «Les Poétiques de France-Culture» d'André Velter consacré au poète Alain Borer).

SUR LA MUSIQUE DANS «LES ESSAIS»

L'accompagnement musical des Essais, réalisé par une flûte seule, se veut, par son caractère résolument monodique, en résonance avec la voix intérieure de Montaigne et de son lecteur.

En écho de ce temps où vivait l'auteur, mais en «contrepoint mental» plus qu'en un suave concert ici hors de propos, il donne à entendre des mélodies largement répandues au XVI^e siècle, époque qui a connu le formidable essor de l'imprimerie musicale, parallèlement au développement de la pratique instrumentale et vocale chez soi, en privé. Le premier recueil ainsi édité est l'Odhecaton, imprimé à Venise par Ottaviano Petrucci en 1501, bientôt suivi à Paris (par Pierre Attaignant, entre autres), à Lyon, à Anvers, Louvain et dans toute l'Europe.

Si certains des airs (ou sujets «d'improvisations») qu'on entend ici apparaissent dans des compositions signées (Josquin des Prés, Clément Janequin - deux «aînés» de Montaigne, dont le renom traversa le siècle, Claudin de Sermisy, Étienne Du Tertre), la plupart sont anonymes. Parfois timbres de chansons populaires avant d'être «mis en musique» (c'est à dire en arrangement polyphonique plus ou moins savant), certains autres sont des airs de danses, pérennisées par leurs éditeurs (Attaignant, puis son successeur Gervaise, Susato). On a également puisé dans le célèbre ouvrage de Thoinot Arbeau l'Orchésographie, publié à Langres en 1589, traité précieux où l'auteur note non seulement la mélodie de nombreuses danses pratiquées dans sa jeunesse, mais aussi, novation pour l'époque, indique leur chorégraphie en regard de la partition musicale.

Denis Zaidman



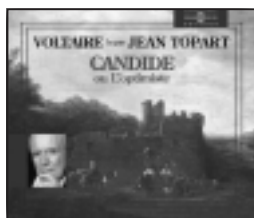
FA 5035



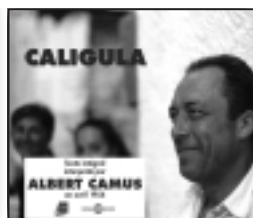
FA 5071



FA 8025



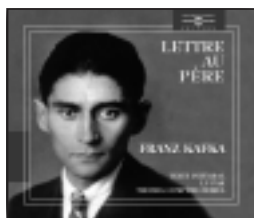
FA 8019



FA 5067



FA 8038



FA 8041



FA 8000



FA 8014

VLADIMIR JANKÉLÉVITCH

ÉDITION SONORE : ÉDITH ZHA D'APRÈS LA SÉLECTION RADIOPHONIQUE DE CHRISTINE GOÉMÉ
SUR LE FONDS D'ARCHIVES DE L'INA
PRÉFACE LIVRET : FRANÇOISE SCHWAB

*“L'exercice philosophique a pour enjeu l'insaisissable
nous privant du délai qui assure la sécurité
de la pensée et du discours”.*

Vladimir JANKÉLÉVITCH



Que reste-t-il d'un homme lorsqu'il n'est plus? S'il est philosophe, est-ce seulement une pensée qui demeure ou bien l'inspiration indéfinissable qui sous-tend cette pensée, en anime la trame! C'est le secret d'une œuvre qui en fait le charme, l'impact, non le mur inattaquable du raisonnement. L'écriture, elle-même, demeure la trace, la marque à jamais posée d'une voix évanouie.

Mais ceux qui ont eu le privilège de voir Jankélévitch penser tout haut, ne pourront se défendre de l'imaginer en entendant sa voix. Il méditait à voix haute et déroulait pour nous quelques mythes porteurs d'éternité.

Les extraits monologués que nous présentons aujourd'hui semblent avoir été surpris par hasard, au gré d'une conversation, par un instrument heureusement caché, saisissant, lors de ces soliloques inspirés, les moindres nuances d'intention.

Tout à coup le cœur parle, le rythme est là qui attrape dans l'air cette chose en allée, subtile, sise à la frontière de la pensée et de la musique : la poésie des mots et des notes.

Accommoder son regard à l'apparition brève qui n'a eu lieu qu'une seule fois, s'accorder à cette conscience fugace qui n'a eu qu'une seule chose à nous dire et que personne ne dira plus, tel est notre souhait. Il s'agit alors de chercher un chemin de coïncidence entre l'homme et l'œuvre, une proximité avec cette pensée au cœur même de sa profondeur.

Ce n'est pas que nous lirons autrement son œuvre parce que nous avons entendu sa voix; mais sa présence derrière l'œuvre sera affirmée. Et c'est bien le besoin de cette présence que l'on ressent de plus en plus. Puisse cette présence devenir plus sensible, plus forte, au fil de cette écoute restituée.

Françoise SCHWAB

Coffret 4 compact-disques - Livret 28 pages / Coédition Frémeaux & Associés - Ina



LIVRE I :

- Avis au lecteur • Par divers moyens on arrive à pareille fin • De la tristesse
- Nos sentiments s'emporent au-delà de nous • De l'oisiveté • Du parler prompt ou tardif
 - Que le goût des biens et des maux • Que Philosopher, c'est apprendre à mourir
 - Le profit de l'un est dommage de l'autre • De la coutume, est de ne changer aisément une loi reçue
 - De l'institution des enfants • Je voudrais que le Paluël ou Pompée • Quel profit ne fera-t-il en ceste part là • A notre enfant, un cabinet, un jardin • De l'amitié • De la solitude • Des prières.

LES ESSAIS MONTAIGNE

LUS PAR MICHEL PICCOLI

CD1 - LIVRE II

1. Chap. 1	De l'inconstance de nos actions	5'38
2. Chap. 5	De la conscience	3'31
3. Chap. 6	De l'exercice	6'26
4. Chap. 12	Apologie de Raimond Sebond	8'38
5. Chap. 12	Combien diversement jugeons-nous les choses ?	12'27
6. Chap. 17	De la présomption	10'22
7. Chap. 17	Je n'ai eu besoin que de la suffisance de me contenter	11'13
8. Chap. 17	C'est un outil de merveilleux service que la mémoire	12'28 70'42

CD2 - LIVRES II & III

1. Chap. 18	Du démentir	8'07
2. Chap. 3	Livre III - De trois commerces	6'36
3. Chap. 8	De l'art de conférer	6'38
4. Chap. 9	De la vanité	6'19
5. Chap. 9	Ceux qui m'entendant dire mon insuffisance	6'19
6. Chap. 10	De ménager sa volonté	8'09
7. Chap. 13	De l'expérience	6'12
8. Chap. 13	Le peuple se trompe	6'43
9. Chap. 13	Je ne touche pas ici et ne mêle point à cette marmaille	6'33 61'33

**Patrick Frémeaux et l'Institut national de l'audiovisuel présentent,
sous la direction de Christine Goémé**

Jean-Paul Sartre
Maurice Merleau-Ponty
Gabriel Marcel
Jean-François Lyotard
Emmanuel Levinas
Alexandre Koyré
Vladimir Jankélévitch
Étienne Gilson
Michel Foucault
Jean-Toussaint Desanti
Gilles Deleuze
Henry Corbin
François Châtelet
Michel de Certeau
Georges Canguilhem
Henri Bergson
Gaston Bachelard
Raymond Aron
Louis Althusser



COFFRET 6 CD - LIVRET 40 PAGES

La contribution majeure des archives sonores au patrimoine intellectuel français

Depuis l'antiquité, les étudiants se pressent pour écouter les philosophes. C'est seulement à partir du XX^{ème} siècle que l'on a pu enregistrer les maîtres de la philosophie contemporaine. L'ouvrage proposé est une porte ouverte sur la pensée et son histoire. Il apparaît d'autant plus nécessaire dans un monde où la réflexion a été remplacée par une pensée restrictivement duale et instantanée. Ce coffret propose pour la première fois de mettre à la disposition du public l'intimité intellectuelle de ces grands philosophes et d'en écouter avec l'éclairage de leurs propres voix, leurs idées, leurs propositions...

Patrick Frémeaux